

La politique-monde
est arrivée à son terminus
par Hans-Dietrich SANDER
page 2

Une nouvelle dimension
pour l'Europe!
par Wolfgang VENOHR
page 3

Les leçons désagréables de la guerre du Golfe
par le Lieutenant-Général
Dr. Franz UHLE-WETTLER
page 4

De l'Alliance Atlantique
à la Sainte Alliance Universelle
par Louis SOREL
page 6

La loi du plus fort
ne vaincra pas!
Entretien avec Nemer HAMMAD,
représentant de l'OLP en Italie
page 8

DOSSIER «JUDAICA»

Itinéraire
page 10

Le mouvement «Neturei Karta»,
le judaïsme orthodoxe et le sionisme
Entretien avec Rabbi BECK
propos recueillis par Patrick HARRINGTON
page 11

Perspectives juives
sur le sionisme
par Rabbi MAYER-SCHILLER
page 15

Rabbi Samson Raphaël Hirsch,
érudit, patriote et serviteur de Dieu
par Rabbi MAYER-SCHILLER
page 16

Identité, tradition et religion: quel est le lien?
Amorce d'un dialogue
avec Rabbi Mayer-Schiller
par Koenraad LOGGHE
page 18

Le judaïsme, la culture et
le monde des Gentils
Entretien avec
Rabbi MAYER-SCHILLER
page 20

La conscience juive
retrouve ses racines
par Alain de BENOIST
page 25

Le Juif, une énigme de l'histoire mondiale
par Hans-Dietrich SANDER
page 27

Dix thèses sur l'antisémitisme
par Hans-Dietrich SANDER
page 29

Les thèses de Sander
d'un point de vue juif
par Sancia LANDMANN
page 31

Les racines juives
de la modernité
par Giovanni MONASTRA
page 35

La place des Juifs dans
la société britannique contemporaine
par Sir Alfred SHERMAN
page 37

Israël, la Guerre du Golfe, l'Allemagne
et la politique internationale
Entretien avec
le Prof. Michael WOLFFSOHN
page 39

Le Prof. Wolffsohn et les Allemands:
ils ne sont plus coupables mais responsables!
par Alois MITTERER
page 40

DOSSIER «GEOGRAPHIE SACREE»

L'inconscient de l'Eurasie. Réflexions
sur la pensée «eurasiatique» en Russie
par Alexandre DOUGUINE
page 42

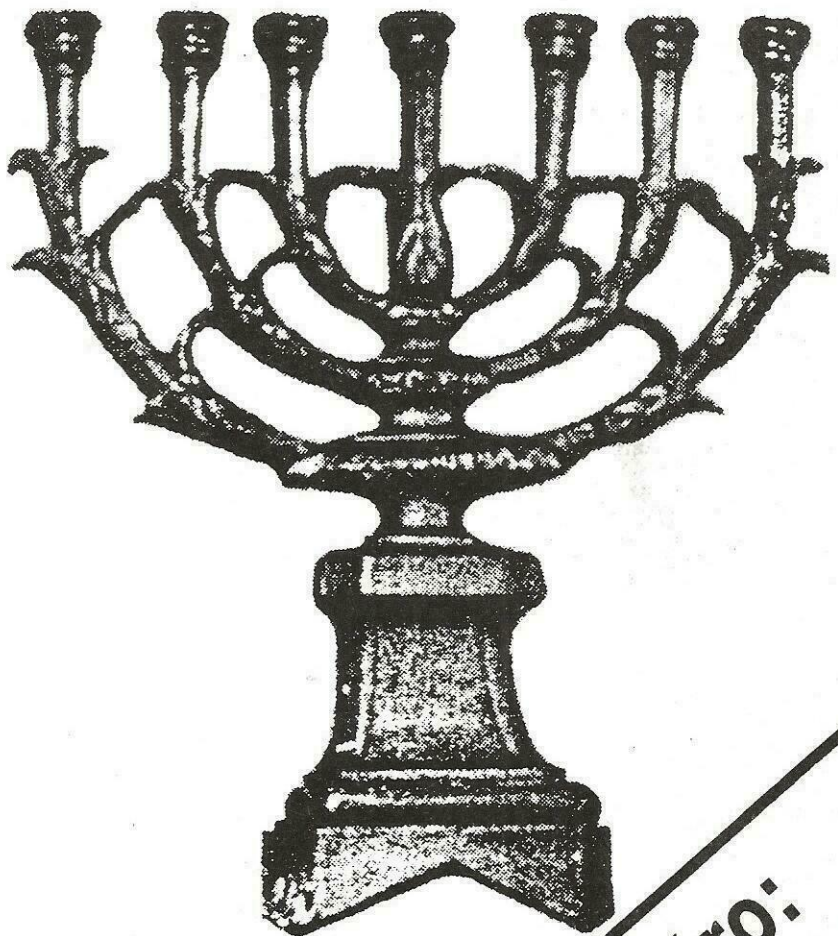
Bloc continental, Lumière
du Nord, Endkampf et Impertum Magnum
une lettre de Jean PARVULESCO
page 46

Le maître des horloges: modernité
de l'action publique
par Hugues RONDEAU
page 47

VOULOIR

revue culturelle pluridisciplinaire
parution trimestrielle - n°76/77/78/79 - été 1991

bureau de dépôt: Bruxelles 19



Dans ce numéro:
DOSSIER «JUDAICA»

Perspectives juives sur le sionisme

par le Rabbi MAYER-SCHILLER

La tendance du discours public contemporain est de tout simplifier à outrance. Les idées qui, jadis, étaient sujettes à des controverses très nuancées sont présentées aujourd'hui au public en termes manichéens, où tout est noir ou tout est blanc, de façon à pouvoir s'incruster dans l'esprit appauvri de l'homme moderne, dont les capacités d'attention sont désormais limitées. Nos contemporains, qui subissent sans cesse le bombardement massif des médias audio-visuels, ont besoin d'idées présentées selon un mode rapide, fluctuant.

Ce sont là des circonstances malheureuses qui frappent l'humanité en général et que l'on doit, en particulier, déplorer quand sont décrites les attitudes juives à l'encontre du sionisme politique. Si l'on croit les chaînes de communications populaires, on en vient à penser que le sionisme a toujours reçu l'appui absolu, aveugle et désintéressé de tous les Juifs. Rien n'est moins vrai.

Les perspectives juives

Dans cet article, fort bref, je présenterai plusieurs alternatives et critiques juives à l'endroit des principaux courants du sionisme politique. On s'en apercevra: les défenseurs des idées que je vais présenter ne sont souvent pas d'accord entre eux sur toute une série de questions essentielles. Ces désaccords, ces divergences, sont précisément le thème de mon article. Le sionisme, tel qu'il se présente aujourd'hui aux yeux du monde, est objet d'une très grande attention chez ceux auxquels il s'adresse en premier lieu: les Juifs.

Les critiques juives de l'idéologie sioniste dominante actuellement peuvent se répartir en trois catégories: 1) les critiques «éthiques-humanitaires»; 2) les critiques orthodoxes religieuses; et 3) les critiques «patriotiques», c'est-à-dire celles qui veulent que les Juifs s'identifient à leur nouvelle patrie dans les pays occidentaux.

Les critiques «éthiques-humanitaires»

Les fondateurs du mouvement sioniste politique sont de purs produits de la culture européenne du tournant du siècle. Distinguons d'abord le sionisme politique, qui n'a jamais cessé de défendre l'idée d'une souveraineté politique juive sur la Palestine, de l'amour naturel et de la vénération que les Juifs traditionalistes ont toujours éprouvé pour la Terre Sainte. Ce sentiment a conduit les Juifs orthodoxes, au cours des siècles, à entreprendre des pèlerinages vers les lieux saints de la Palestine et à y établir de petites colonies vouées à la prière et à l'étude et qui ne cultivaient aucune aspiration politique. Au tournant du siècle, les sionistes d'Europe ont élaboré des plans pour que se constitue une patrie juive en Palestine, sans égards pour la

population indigène. C'était typique pour l'époque colonialiste. Le destin et les droits à l'auto-détermination des peuples du tiers-monde n'étaient guère pris en considération dans l'Europe colonisatrice d'avant la Grande Guerre.

Mais quand ces sionistes de la première heure se sont aperçu du nombre réel d'Arabes vivant dans le pays, ils se divisèrent en trois tendances différentes. Je les classerai par ordre d'importance sur le plan quantitatif.

Il y avait d'abord les «sionistes travaillistes». C'est la faction principale du sionisme qui a tenu les rênes du pouvoir en Israël jusqu'il y a peu. Elle cherche une sorte de compromis avec les Arabes. Elle a accepté le plan de partition de la Palestine en deux Etats (1947). Elle a toujours estimé que l'obstination rendait impossible tout compromis. Aujourd'hui encore, quelques-uns de ses membres, élus à la *Mapai Knesset* sont en faveur d'une solution à deux Etats. La seconde faction est celle dite du «sionisme révisionniste». Elle a toujours été militante. Elle a sans cesse réclamé l'ensemble de la Palestine alors sous mandat et croyait arriver à ce but par le terrorisme. Ce groupe existe encore aujourd'hui au sein de la coalition qu'est le Likoud, dirigé par Yitzhak Shamir. Il appelle de ses vœux le «Grand Israël», en refusant, par principe, de négocier avec les Palestiniens. Le troisième groupe, que l'on a appelé tantôt les «sionistes culturels» ou les «sionistes éthiques», a senti d'emblée que la politique du mouvement à l'égard des Arabes était mauvaise. Martin Buber, mort en 1964 et figure de proue de la philosophie juive contemporaine, chef de file du mouvement *Brit Shalom* (Diète de la Paix), écrit: «Les Arabes sont le test que Dieu a envoyé au sionisme». Les «sionistes éthiques» estiment que l'immigration juive vers la Palestine et l'installation de colonies juives dans ce pays ne peuvent s'effectuer que sur base d'une conciliation fraternelle avec les Palestiniens. Toutes les mesures que ces derniers pourraient ressentir comme des impositions immorales ne devraient pas être concrétisées.

Ahad Ha'Am, un intellectuel s'inscrivant dans la tradition du «sionisme culturel», se lamentait, dans les années 20, après qu'un rapport lui était parvenu, relatant les attaques vengeresses de Juifs contre des Arabes innocents en Palestine: «Les Juifs et le sang!... Notre sang a été versé aux quatre coins du monde pendant des milliers d'années, mais, jusqu'ici nous n'avions jamais fait couler le sang des autres... Qu'allons-nous dire maintenant si cette horrible nouvelle s'avère exacte?... Est-ce cela le rêve du retour à Sion: maculer son sol d'un sang innocent? Si c'est cela le Messie, alors je ne souhaite pas assister à son arrivée!..»

Jusqu'à présent, cette troisième perspective, celle du «sionisme éthique», s'est opposée à la

politique choisie par le gouvernement israélien à l'encontre des Palestiniens. Jadis, la plupart des «sionistes culturels» prônaient un Etat uni bi-culturel mais, de nos jours, où les attitudes collectives se font plus intransigeantes de part et d'autre, ils sont généralement en faveur de la solution dite des «deux Etats». Les adeptes contemporains du «sionisme culturel/éthique» se retrouvent dans des organisations comme «La Paix Maintenant», dans des partis politiques comme le Mapam, le CRM ou dans certaines factions des Travaillistes. Le «sionisme éthique» n'est pas monolithique: on le retrouve également dans une organisation comme celle du Rabbi Elmer Berger, *American Jewish Alternatives to Zionism* (Alternatives juives-américaines au sionisme), qui s'oppose globalement à l'Etat d'Israël; ou dans une revue américaine, intitulée *Tikkum*, qui réclame un plan dûment conçu, élaboré avec le souci de ne heurter personne, prévoyant une solution à deux Etats. Cette troisième perspective a son commun dénominateur dans le constat que le sionisme dominant, le sionisme réel, et les pratiques de l'Etat hébreux remettent en question les principes de base de la morale et de l'humanisme. Répétons-le: la plupart de ces gens sont des sionistes convaincus; ils estiment que les Juifs doivent avoir une patrie mais tiennent compte des revendications opposées des Palestiniens. Ils réclament la justice pour tous et veulent un compromis qui puisse apporter la paix et la sérénité.

Les Orthodoxes religieux

Dès les débuts du sionisme politique, de larges factions de la Judaïté orthodoxe s'y sont opposées. L'antagonisme qu'elles nourrissaient était à facettes multiples, mais toutes étaient centrées autour des considérations suivantes: 1) Etablir une souveraineté politique juive en Terre Sainte est profondément illégitime avant la fin messianique des temps, que seul Dieu décidera; 2) le sionisme est un mouvement essentiellement séculier qui cherche à substituer le «nationalisme» à la religion; 3) le sionisme, avec sa propension à vouloir la guerre, provoquera une dégradation dangereuse des rapports entre Juifs et Gentils.

Après la création de l'Etat d'Israël en 1948, les Juifs anti-sionistes se sont divisés en deux camps. Le premier, incarné principalement dans le parti *Agudat Israël*, tant en Israël qu'ailleurs dans le monde, a conservé son absence d'enthousiasme à l'encontre du sionisme, mais a choisi de le reconnaître malgré tout et de participer au gouvernement. Son idéologie se préoccupe essentiellement de questions religieuses mais est en faveur de tous les compromis territoriaux afin de faire la paix avec les Palestiniens.

Le second camp anti-sioniste est celui que l'on nomme du nom générique de *Kana'im* (les Zélotes). Il refuse de reconnaître l'Etat d'Israël qu'il juge intrinsèquement mauvais. Les groupes partageant cette philosophie sont: le groupe *Satmar*, disséminé dans le monde entier, le *Toldot Aron* à Jérusalem, le *Neturei Karta* et tous ceux qui sont affiliés à l'autorité rabbinique traditionnelle d'Aidah Haredis en Israël.

Notons que les deux sentiments que nous venons de décrire regroupent presque la totalité de tous les Juifs orthodoxes d'orientation traditionnelle. Le sionisme politico-religieux, principalement représenté au cours de ces dernières décennies par le mouvement *Mizrachi*, a toutefois été moins engagé sur le plan religieux que ses adversaires anti-

sionistes. Au cours des deux ou trois dernières décennies, surtout depuis la guerre de 1967, une fraction du sionisme religieux s'est développée en s'associant à des colons de la rive occidentale du Jourdain pour former le mouvement militant connu sous le nom de *Gouch Emounim*, qui veut le «Grand Israël». Contrairement au mouvement *Mizrahi*, déjà ancien, ils adoptent ouvertement des attitudes religieuses. Bien évidemment, ces sionistes néo-religieux sont condamnés tant pas le mouvement *Agudat Israël* que par les *Kanaim*.

Les mouvements patriotiques

Bon nombre de Juifs d'Europe occidentale se sont opposés au sionisme parce qu'ils voyaient en lui un mouvement qui érodait le patriotisme et le loyalisme à l'égard de la nation-hôte. Le Rabbi Samson Raphaël Hirsch, chef de file religieux en Allemagne au XIX^{ème} siècle, s'est fait l'avocat passionné du patriotisme juif à l'endroit de la nation-hôte. Sa position reflétait, de façon typique, les positions de ses contemporains. Par exemple, l'*American Reform Jewry* n'a mis un terme à sa dénonciation constante du sionisme que juste avant la seconde guerre mondiale. Selon les tenants du «patriotisme juif», les Juifs vivant en dehors d'Israël, parmi les autres nations, ne pourraient être qu'anti-sionistes ou, au moins, non sionistes. L'émigration vers Israël ne serait qu'une option parmi d'autres options.

La seconde guerre mondiale

Les terribles souffrances endurées par la Judaité européenne sous le joug des Nazis et de leurs alliés, souvent acceptées passivement par le gros de la population non nazie, ont changé de façon significative l'attitude des Juifs à l'égard du sionisme. Depuis la guerre, beaucoup de Juifs considèrent Israël comme une nécessité, comme un havre potentiel sûr où fuir au cas où de nouvelles persécutions diaboliques s'enclencheraient.

Cette peur, profondément enracinée, n'est pas un simple fantasme. Elle est née des terribles événements d'il y a cinquante ans. Depuis 1945, le «patriotisme juif», critique à l'égard du sionisme, s'est de lui-même mis en sourdine. Les Juifs ont hésité à mettre leur destin entre les mains de peuples susceptibles de se retourner contre eux. Cette peur, héritée du passé, joue également un rôle dans le refus du gouvernement israélien de faire confiance aux Palestiniens, même si ceux-ci ont montré beaucoup de bonne volonté récemment.

Quel futur?

Les efforts des sionistes non impérialistes pour influencer le gouvernement israélien, pour l'amener à un compromis avec les Palestiniens, ne progresseront que dans la mesure où les Juifs commenceront à sentir que les non Juifs ne leur veulent pas de mal. C'est là que doivent jouer les non Juifs possédant un sens clair, aigu, de leur propre identité: eux seuls peuvent contribuer à déconstruire les peurs juives précisément parce que ce sont eux que les Juifs craignent le plus.

Pour leur part, les Juifs vivant au sein des nations européennes doivent garder à l'esprit que ces nations sont des communautés soudées par des identités, possédant une culture propre, des normes de comportements distinctes, etc. Et que toutes les tentatives pour préserver ces identités, cultures, normes, etc., pour les promouvoir et les

enrichir ne doivent pas être contrecarrées ou ne doivent pas susciter la peur. Ensuite, il faudrait que les Juifs qui optent pour le sionisme adhèrent aux variantes non impérialistes de cette idéologie.

Respect et sympathie

Les «troisièmes voies» sont des voies réclamant le respect mutuel entre les peuples et la sympathie réciproque. Tous ceux qui veulent apprendre sincèrement à connaître l'Autre, quel qu'il soit, sont appelés à élaborer les paramètres d'une coexistence harmonieuse, non oblitérante.

Rabbi MAYER SCHILLER,

New York.
(article tiré de *Third Way*, Nr. 2, June 1990;
adresse de la revue: P.O. Box 1243, London,
SW7 3PB).

Suggestions de lecture

Pour une bonne présentation du sionisme éthique, lire Martin Buber, *Un pays, Deux peuples*. Ou, pour une illustration de la même thématique mais plus actualisée, lire le livre d'Uri Avnery, *My Friend the Enemy* (Mon Ami, l'Ennemi). Pour comprendre la position de *Naturei Karta*, lire *The Transformation* de Cyril Domb. Dans *Horeb*, le Rabbi Samson Raphaël Hirsch traite de la totalité du judaïsme mais nous trouvons, dans son livre, bon nombre d'éléments pertinents quant à notre propos. Le «sionisme culturel» d'Ahad Ha'Am a été abordé par son disciple Hans Kohn dans *Zion and the Jewish National Idea*, dont on peut se procurer une photocopie à la rédaction du magazine britannique *Third Way* (P.O. Box 1243, London, SW7 3PB).

Rabbi Samson Raphaël Hirsch, érudit, patriote et serviteur de Dieu

par le Rabbi MAYER-SCHILLER

L'œuvre de Samson Raphaël Hirsch

Le Rabbi Samson Raphaël Hirsch (1808-1888), qui vécut en Allemagne, était un rabbin orthodoxe dont la vie entière fut consacrée non seulement à la préservation du judaïsme traditionnel mais aussi au bien-être matériel et spirituel de tous les Allemands, sans distinction de race ou de confession. Ses enseignements s'avèrent particulièrement pertinents en notre époque troublée.

Né à Hambourg en 1808, Rabbi Samson Raphaël Hirsch acheva ses études rabbiniques sous l'égide du célèbre Rabbin Talmudiste Jakob Ettinger de Mannheim. Tout en approfondissant les disciplines religieuses, Rabbi Samson Raphaël Hirsch terminait des études formelles et séculières à l'Université de Bonn. En 1830, à l'âge exceptionnellement précoce de 22 ans, il est nommé Rabbi principal à Oldenburg. C'est là qu'il publiera son premier livre *Dix-Neuf épîtres sur le judaïsme*. Cet ouvrage, écrit sous la forme de lettres adressées par un rabbin érudit à un jeune étudiant qui confond beaucoup de choses, est surtout une présentation des fondements du judaïsme et une critique acerbe du mouvement réformiste qui prenait alors son envol. Ces dix-neuf épîtres marquent le début du long combat de Rabbi Hirsch contre toutes les tentatives de modifier ce qu'il appelait le «judaïsme fidèle à la Torah». Sa position était rigoureusement

Pour une approche plus scientifique de l'œuvre de Rabbi Samson Raphaël Hirsch, lire: Rabbi Mayer-Schiller, «The Forgotten Humanism of Rabbi Samson Raphael Hirsch, in *Jewish Action*, Summer 1989, Vol. 49, n°3. A commander: Orthodox Union, 45 West 36 Street, New York, NY 10018, USA.





Rabbi Samson Raphaël Hirsch

orthodoxe, sans compromis aucun, et voyait les fondements de la foi juive comme d'origine divine. Il ne pouvait y avoir, en conséquence, de «réforme» de la parole de Dieu.

Rabbi Hirsch le polémiste

En 1838, il publie *Horeb. Essais sur les devoirs d'Israël dans la Diaspora*. Ce livre consistait en une présentation, en langage juridique et philosophique, des lois essentielles du judaïsme. Conscient de sa mission de polémiste attitré contre les réformateurs, Rabbi Hirsch publie, la même année, *Premières communications*, une attaque en règle contre ceux qui cherchent à établir une nouvelle «science du judaïsme», qui doit préparer l'abandon des articles de foi et des pratiques de l'antique religion juive par des exégèses modernes des sources anciennes.

Ensuite, Rabbi Hirsch est devenu *Landrabbin* des districts hannovriens, puis Rabin suprême de Moravie. En août 1851, il accepte la position de Grand Rabin de la communauté orthodoxe de Francfort/M., qui le rendit célèbre. Il la gardera pendant 37 ans, jusqu'à sa mort.

A Francfort, sa prodigieuse fécondité littéraire ne s'est pas tarie. En 1854, il fonde un mensuel *Jeschuvuim*, «pour inculquer l'esprit du judaïsme dans les foyers, à l'école et dans la communauté». Il en fut l'éditeur jusqu'en 1870. En 1867, il publie un commentaire du Pentateuque en plusieurs volumes. Cet ouvrage, dont la plupart des éditions comptent huit volumes, fut achevé définitivement en 1878. En l'espace de quatre ans, Rabbi Hirsch publie un long commentaire des Psaumes; ensuite, paraît, après sa mort, son étude consacrée au livre des prières. Ultérieurement, une anthologie des écrits épars de Rabbi Hirsch, avec des lettres, des articles, des sermons, des conférences, etc., est offerte au public. Cette anthologie compte six volumes. Ces activités littéraires intenses n'ont jamais empêché le Rabin de participer aux controverses de son temps ni d'exercer ses activités d'homme de religion.

La «Loi de Sécession» de 1876

Mais le couronnement de sa carrière eut lieu en 1876, lorsque le Parlement de Prusse vota la «Loi de Sécession». Cette loi permettait à toutes les congrégations orthodoxes allemandes de rompre les liens qui les attachaient encore aux «Temples réformistes»

et à la structure communautaire juive centrale. Pour Rabbi Hirsch, cette autorisation de rupture était une affaire très importante car il s'apercevait que les liens communautaires avec les réformistes, inévitables, sanctionnaient une reconnaissance implicite de leur légitimité en tant qu'alternative au judaïsme traditionnel. Pour Rabbi Hirsch, il n'y avait qu'un seul judaïsme, celui qui se montrait indéfectiblement fidèle à la Torah. Le mouvement réformiste, à ses yeux, était pure hérésie et apostasie.

L'héritage de Rabbi Hirsch

Rabbi Hirsch décéda en 1888. Son beau-fils, Rabbi Solomon Breuer a pris sa succession en tant que chef spirituel de la *Kahal Adas Jeshurun* de Francfort. La *Kehilla* (communauté) hirschienne n'a cessé de croître, répandant les messages de la plus fervente orthodoxie, qui doit s'accompagner d'une citoyenneté loyale et irréprochable et d'un patriotisme absolu à l'égard du Reich, du moins jusqu'à l'avènement du nazisme. Le gouvernement de la NSDAP a commis l'erreur de s'attaquer à ces communautés pieuses et loyales, fermant ses écoles, interdisant ses journaux et molestant certains de ses représentants. Heureusement, après la tourmente et la guerre, des survivants de la communauté orthodoxe juive de Francfort émigrèrent en Amérique, pour rétablir à New York, sur les Washington Heights, leur cadre de vie. Ces survivants ont réédité en anglais la plupart des écrits de Rabbi Hirsch, permettant la diffusion de son message unique en un autre lieu et pour une autre époque. Leurs activités sont une réelle promesse d'avenir.

Le judaïsme et la citoyenneté loyale

Dans ses enseignements judaïques, Rabbi Hirsch s'est beaucoup préoccupé d'un domaine très important: l'interaction entre Juifs et Non-Juifs. L'une des plus fines introductions à sa présentation des enseignements juifs en cette matière se trouve dans son article *Le Talmud et ses enseignements sur les vertus sociales, les devoirs civiques et l'intégrité en matières commerciales*, publié sous forme de brochure en 1884. Cet article a été rédigé au moment où le gouvernement du Tsar manifestait l'intention d'interdire toute impression du Talmud. Sous le conseil d'un prince allemand qui était en relation étroite avec le Tsar, Rabbi Hirsch écrivit un essai qui fut aussitôt envoyé en Russie. La teneur de cet essai convainquit le Tsar de ne pas promulguer le décret qui lui avait été soumis (1).

Cet essai est subdivisé en plusieurs sections qui présentent chacune les attitudes talmudistes sur l'honnêteté, les «façons de gagner sa vie», les «attitudes du Juif vis-à-vis de son gouvernement et de ses concitoyens», la formation du caractère, la famille et la communauté. Même une lecture superficielle de l'un ou l'autre extrait de ce texte suffit à dissiper tous les canards anti-sémites habituellement diffusés à propos du Talmud. A propos de l'honnêteté, Rabbi Hirsch écrit: «Le Talmud nous enseigne que lorsque un homme paraît devant Dieu dans l'au-delà, la première question qui lui est posée est la suivante: "As-tu été honnête et droit dans tes affaires?". Le Talmud interdit de tromper autrui, qu'il soit juif ou non-juif, dans l'achat comme dans la vente, ou de le tromper ou de dissimuler un défaut dans l'article proposé à la vente. Les marchandises ne doivent pas être fabriquées de façon telle qu'elles paraissent différentes de ce qu'elles sont en réalité et

leur valeur ne peut être diminué par une quelconque altération» (2).

Ces paroles me semblent très importantes à méditer à notre époque où le capitalisme atteint son apogée. Mieux, l'école distributiste de Chesterton et Belloc, de même que les adeptes de Morris, Cobbet, Jeffries et de leurs successeurs, trouveraient les idées de Rabbi Hirsch fort à leur goût. Jugeons-en: «...le travail régulier que réclame l'agriculture est d'une grande utilité pour tout progrès moral; en fait, la législation religieuse juive place l'agriculture à l'avant-plan et toutes les fêtes juives sont liées aux travaux des champs. L'idéal juif du bien-être national repose sur le souhait que chaque homme possède son propre figuier et sa propre vigne [...]. Si les Juifs qui ont vécu ultérieurement en Europe ont abandonné l'agriculture et se sont en gros tournés vers le commerce, ce n'est pas à cause d'une injonction du Talmud, c'est à cause des Etats et des nations qui ont refusé aux Juifs le droit d'acquérir des terres qu'ils auraient pu travailler. Si les Juifs avaient eu le droit et l'occasion de posséder un lopin de terre à cultiver, ils seraient retournés à leur occupation originelle, qui était de travailler le sol et de gagner leur vie par l'agriculture» (3).

Le patriotisme

Les extraits que je viens de vous présenter ne constituent qu'un tout petit exemple tiré des écrits de Rabbi Hirsch concernant les attitudes que doivent adopter les citoyens juifs honnêtes. Mais Rabbi Hirsch est allé plus loin, au-delà d'une simple revendication d'intégrité, quand il nous a dit que «le Talmud ordonne au Juif d'être loyal envers le pays dont il est citoyen, de l'aimer comme si c'était sa patrie et de travailler à promouvoir son bien-être» (4).

Ou, pour citer un passage de son livre *Horeb* (op. cit.): «Dieu demande à chaque Juif de ne trouver son bien-être que dans le pays qui est le sien, de travailler et de prier pour le bien-être de ce pays, de saluer le sol qui l'a vu naître et dont Israël a partagé bonheurs et malheurs pendant des millénaires. Dans tous les pays où les Juifs seront citoyens, ils en honoreront et en aimeront les princes et le gouvernement comme si c'était leurs princes et leur gouvernement et contribueront, dans toute la mesure de leurs moyens, à leur bien».

Dans ses *Dix-neuf épîtres*, Rabbi Hirsch avait d'ailleurs déclaré que les Juifs devaient se considérer comme une part intégrale de la nation au milieu de laquelle ils vivent: «C'est notre devoir de nous joindre le plus étroitement possible aux efforts de l'Etat qui nous a accueillis en son sein, de promouvoir son bien-être et de ne pas imaginer que notre propre prospérité doit être, d'une quelconque façon, acquise différemment de celle de l'Etat auquel nous appartenons». Mais ce patriotisme ne devait pas être froid, dénué de tout sentiment. Pour Rabbi Hirsch, les Juifs «devaient donner tout leur cœur et leur pleine affection au sol sur lequel leur berceau avait été bercé, sur lequel ils avaient salué le premier sourire de leurs enfants. L'amour qu'ils doivent porter au pays de leur naissance doit être profond et intense» (*Judaism Eternal*, vol. I, p. 129).



Quel futur?

L'horreur barbare déchaînée contre les Juifs d'Europe par certains nationalistes allemands au nom de la race a considérablement refroidi l'enthousiasme des Juifs pour le programme de Rabbi Hirsch. Pour la plupart des Juifs, désormais, les seuls alternatives sont le sionisme politique ou le soutien aux idéologies cosmopolites, étayées par des gouvernements de type contractuel (ou, aussi contradictoire que cela puisse apparaître, un mélange quelconque des deux possibilités). Consciemment ou semi-consciemment, les Juifs, après la parenthèse nazie, en sont venus à associer le sens aigu de l'identité religieuse, culturelle, ethnique et nationale chez les peuples non juifs comme une menace à l'encontre de leur propre bien-être.

Sur ce point, les enseignements de Rabbi Hirsch et les principes de la «troisième voie» peuvent fusionner et se compléter pour trouver une issue à l'impasse dans laquelle culbute le monde contemporain.

Rabbi Hirsch exhortait les Juifs à se montrer nationalistes et patriotes dans le sens le plus noble du terme; la «troisième voie» est un mouvement qui veut préserver les peuples, les nations, les régions et les pays. Elle a pris fermement position contre toutes les formes de haine dictée par les préjugés raciaux ou la religion et a déjà largement contribué à la lutte contre ces maux sociaux.

Pour les Juifs comme pour les Non-Juifs qui se sentent de plus en plus aliénés par les tendances involutives qu'accusent nos sociétés contemporaines, la «troisième voie» offre la possibilité de conserver nos modes de vie ancestraux sans tomber dans la bigoterie, la violence et le fanatisme. Il n'est jamais trop tard: il faut entamer, tous de concert, le combat qui fera reculer la décadence et qui permettra à tous les peuples de la Terre de préserver leur identité.

Rabbi MAYER-SCHILLER.

(article tiré de *Third Way*, nr. 3, August 1990; adresse de la revue: *Third Way*, P.O. Box 1243, London, SW7 3PB).

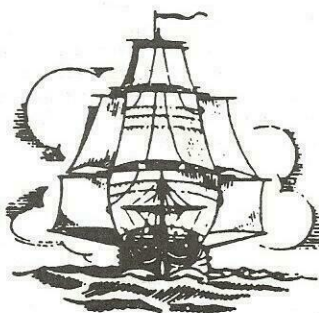
Notes

(1) cf. Rabbi Hirsch, *Judaism Eternal: Selected Essays from the Writings of Rabbi Samson Raphael Hirsch*, Soncino Press, London, 1967. L'extrait que nous citons provient des pp. 155-186.

(2) *ibid.*, pp. 160-161.

(3) *ibid.*, p. 167.

(4) *Ibid.*, p. 400.



Identité, tradition et religion: quel est le lien?

Amorce d'un dialogue avec Rabbi Mayer-Schiller

par Koenraad LOGGHE

(contribution au colloque de Londres, octobre 1990)

Dans une entrevue accordée à la *Jewish Revue*, Rabbi Mayer-Schiller déclarait que «la menace aujourd'hui ne nous vient pas d'un système philosophique quelconque ou d'une critique savante du judaïsme orthodoxe, mais qu'elle prenait bien plutôt la forme d'une absorption totale dans le matérialisme superficiel, inutile et puéril». J'adhère complètement à sa vision des choses et j'ajouterais que ce n'est pas seulement vrai pour le judaïsme orthodoxe mais aussi pour toute spiritualité qui s'incarne dans un peuple. Dans cette perspective élargie, nous pouvons parler, à juste titre, d'*avodah zarah*, de culte des idoles ou du veau d'or. Ce qui importe, c'est de percevoir qu'il y a, dans ce monde, une sorte de contre-pouvoir à l'œuvre que l'on peut vraiment appeler «satanique». Dans cette optique, je voudrais me référer à René Guénon qui n'hésitait pas à déclarer: «Quand nous qualifions de «satanique» l'action antitraditionnelle dont nous étudions ici les divers aspects, il doit bien être entendu que cela est entièrement indépendant de l'idée plus particulière que chacun pourra se faire de ce qui est appelé «Satan», conformément à certaines vues théologiques ou autres, car il va de soi que les «personnifications» n'importent pas à notre point de vue et n'ont aucunement à intervenir dans ces considérations. Ce qu'il y a à envisager, c'est, d'une part, l'esprit de négation et de subversion en lequel «Satan» se résout métaphysiquement, quelles que soient les formes spéciales qu'il peut revêtir pour se manifester dans tel ou tel domaine, et, d'autre part, ce qui le représente proprement et l'«incarne» pour ainsi dire dans le monde terrestre où nous considérons son action, et qui n'est pas autre chose que ce que nous avons appelé la «contre-initiation». La «contre-initiation» est visible, aujourd'hui, dans bon nombre de mouvements qui entendent changer les doctrines traditionnelles ou tentent de les détruire. En disant cela, je pense tout particulièrement à la prolifération des sectes qui placent la science profane moderne, l'éthique moderne et la mentalité moderne au-dessus de la science sacrée (la Kabbale, p.ex.), de l'éthique et de la mentalité traditionnelles. Mais quelle est, en fin de compte, la différence entre ces deux visions opposées?

La Tradition cherche à adhérer au «centre», à l'Être, à Dieu. Pour elle, se détacher du centre signifie chuter, s'extraire du paradis céleste. Aujourd'hui, dans la société profane, tout est flux. Les hommes ne se situent plus au «centre». Ils veulent «évoluer», être fluides. Ils ne connaissent plus la Vérité intérieure. Ils ne connaissent plus les choses par leur nom, comme Adam. Et c'est parce qu'ils sont aliénés par rapport au «centre» qu'il y a une séparation vis-à-vis du divin et que nous sommes entraînés dans une véritable *shevirah* (un «anihilement») à laquelle seul un *tikkun* (une restauration) pourra mettre un terme. Ce *tikkun* sera rendu possible

par ceux qui auront su garder le «centre» en eux-mêmes, à l'instar de la sœur de Moïse, Miriam, qui était toujours accompagnée des douces eaux du ciel, parce qu'elle était l'exemple même de l'*emunah* (la foi) et de la *bitochin* (la religiosité). Elle suivait le *derekh* (le chemin, la voie).

Comme Rabbi Mayer-Schiller nous l'a très clairement expliqué, il est une question de la plus haute importance: «Que devons-nous regarder comme relevant de l'*avodah zarah*? L'*avodah zarah* est-elle une attitude que les Juifs pies doivent attribuer indistinctement à tous les disciples des religions autres que le judaïsme? Ce serait là une démarche trop superficielle qui omettrait de prendre en compte ce qui fait l'essence même de la religion. Car qu'est-ce qu'une religion? Peut-on considérer que la religion est quelque chose de détaché d'un peuple précis? L'essentiel n'est-il pas de donner une définition claire de ce que nous pourrions appeler, en reprenant le vocabulaire de la Tradition juive, les *chasidische chtizonyas* (les manifestations extérieures, exotériques), d'une part, et du *derekh* ou du *Baal Shem*, d'autre part, dans le sens où ce *derekh* permet de transposer dans le réel la valeur intrinsèque de chaque Juif pris individuellement, qui sera ainsi aimé de Dieu à quelque stade qu'il se trouve dans l'évolution de sa spiritualité, laquelle vise à accomplir la totalité des possibles de l'homme. Je me suis penché tout spécialement sur cet extrait-là de l'interview de Rabbi Mayer-Schiller, parce que nous trouvons des équivalents de ces éléments de la Tradition juive dans d'autres traditions. Par exemple dans le taoïsme chinois, où *tao* signifie «sentier», et correspond ainsi au *derekh* et ne peut se comprendre que dans sa signification ésotérique. Par ailleurs, la notion de «totalité de l'homme» peut se traduire par l'«Homme» ou l'«Humanité». Dans ce sens, le taoïsme parle de l'«Homme» comme d'une personne qui, par ses vertus et par sa réalisation spirituelle, est un «Homme réel» (*tchenn-yen*). Le mot «Humanité» doit être dès lors compris comme un état de pleine possession de la nature de l'Homme, de l'Homme réel. Dans la Tradition du Tao, le mot *yen* exprime ce double sens. Nous devons en conséquence reconnaître que toute Tradition, quelle que soit son origine, présente une facette exotérique, extérieure, et un chemin intérieur, ésotérique. Ce chemin intérieur n'est suivi que par ceux qui sont pleinement Homme. L'«Homme réel» est celui qui porte une dualité en lui et qui la transcende pour être uni au divin, pour demeurer un gardien du «centre». Nous devons le considérer comme l'«Homme Primordial», comme l'image de Dieu. «Elohim a créé l'homme à son image; à son image Elohim l'a créé; l'homme et la femme, il les a créés». Ce qui, dans la tradition ésotérique islamique peut être traduit par *Adam wa Hawa*, formule qui, numériquement, est synonyme d'Allah. L'Homme

Primordial est androgyne, ce qui signifie qu'il contrôle la dualité comme si elle était un tout, de la même manière que Dieu domine la dualité comme un tout. Nous pouvons également dire qu'il est le lien entre la matière et l'esprit, entre le Devenir et l'Etre, entre l'espace et le temps et qu'en conséquence de tout cela, il doit être situé au «centre», dans le «milieu invariable» (*Tchoung-young*), où il a la fonction du «moteur immobile» (cf. Aristote), représentant de Dieu, exécuteur de sa volonté sur la Terre. Toute véritable Tradition est telle en son essence. Dans toute véritable Tradition, nous trouvons des hommes qui suivent le *derekh*, formant, au-delà des formes particulières, une «phratricie d'initiés». C'est là le «peuple sans roi». Ce sont eux qui gouvernent réellement le monde, c'est-à-dire qui le gouvernement de l'intérieur. Ils sont les disciples de Dieu et sont évoqués comme tels dans l'Ex. 19-6, où il est dit qu'ils forment «un royaume de prêtres et une nation sainte».



Koenraad Logghe prend la parole à Londres en octobre 1990. A la table des conférenciers, nous apercevons, Osiris Akkebala, Patrick Harrington, Rabbi Mayer-Schiller et Graham Williamson.

La masse exotérique, le grand nombre, ce sont les hommes qui ne sont pas conscients d'être «Homme» au sens métaphysique du mot. Ils sont les équivalents de ce que la Tradition juive nomme les *tinok shenishba* (les enfants innocents). Ce sont les innombrables chrétiens, musulmans, bouddhistes, shintoïstes, taoïstes et juifs qui vivent dans l'ignorance du «centre». Ce sont des gens qui suivent la voie traditionnelle parce qu'ils l'ont apprise de leurs pères mais sans en connaître l'essence, sans en chercher l'essence. Bien sûr, ils ne sont pas nos ennemis et je suis entièrement d'accord avec Rabbi Mayer-Schiller à ce sujet et j'en profite pour le remercier de son courage et de sa franchise qui l'ont conduit à prendre des positions claires sur cette question fondamentale. Il est impossible, en effet, de confondre ces masses inconscientes avec ceux qui sont, eux, malveillants en toute conscience. A notre époque, les «malveillants conscients» sont légion et leur nombre croît de jour en jour. Ils propagent intentionnellement l'horizontalisme, les idées immanentes les plus perverses, et le matérialisme le plus foncier. Ils ignorent toute forme de transcendance, ont chassé Dieu hors du monde (Pascal) et veulent faire accroire que l'homme est seul maître du cosmos. Dieu n'existe plus, seule la matière demeure. Ou, pour le dire avec les mots de Julius Evola: «Cette involution a débuté au moment où l'homme occidental a rompu les liens de la Tradition, a refusé tout symbole supérieur du pouvoir et de la souveraineté, a réclamé pour lui-même, en tant qu'individu, une liberté vaine et fallacieuse et a dégénéré au point de devenir atome, au lieu d'être une particule consciente dans une unité organique et hiérarchique. Qui plus est, ce petit atome s'est retrouvé plongé dans une masse d'autres atomes et a été emporté dans le tourbillon de la quantité, du nombre simple et banal, jusqu'au moment où il n'a plus reconnu d'autre dieu que l'économie dominante».

L'*homo religiosus* a été remplacé par l'*homo economicus*. On a fabriqué une caricature de transcendance. La religion s'est transformée en hérésie ou en superstition. La Tradition a dégénéré en folklore, la science spirituelle sacrée est devenue rationalité ou philosophie profane et toutes les potentialités ont été mobilisées (cf. la *totale Mobilmachung* chez Ernst Jünger) en fonction de la technique (cf. Heidegger). Ou pour paraphraser Huxley: tout le monde s'est mis à vivre dans le «meilleur des mondes».

Soyons clairs: cette caricature est la parfaite *Umwertung aller Werte* de Nietzsche. C'est l'inverse complet du Royaume de Dieu ou *hao-lam haba* (le monde à venir). Dans ce monde, tous ont été uniformisés. Tout s'y mesure à l'aune du matérialisme. Les robots règnent. Mais, nous, nous ne voulons pas de ce «meilleur des mondes»! Je suppose que vous êtes d'accord avec

moi. Dieu a créé le monde avec toutes ses diversités parce que la diversité est richesse, une richesse à laquelle tous peuvent goûter. Un Indien d'Amérique m'a dit un jour: «Le monde serait si triste s'il n'y avait qu'une seule sorte d'oiseau!». Il avait raison! Mais nous devons être capables de penser la diversité en termes politiques. Les termes conventionnels de «gauche» et de «droite» n'ont plus la moindre importance. Ce ne sont plus que des coquilles linguistiques vides, utilisées par une mafia de bureaucrates qui, en maintenant la situation telle qu'elle est aujourd'hui, s'assurent de plantureux profits. Pour ma part, j'appartiens à un mouvement qui s'appelle *De Vrijbuiters* (le Flibustier). Les gens de gauche disent qu'il est de droite et les gens de droite disent qu'il est de gauche. Triste comédie. Ce qui les turlupine, c'est qu'ils ne peuvent pas nous étiqueter en toute quiétude. Pour nous, il n'y a qu'une seule chose qui est importante: nous trouver à l'avant-garde, (re)naître à soi-même, se former, remettre de l'ordre en notre propre intériorité et forger notre monde en toute rectitude. Cela signifie, notamment, de reconnaître chacun dans l'identité qui lui est propre, de respecter son honneur et son essence! Nous avons le souci de créer des hommes doués d'un ascétisme intérieur, des hommes qui n'éprouvent pas le besoin d'imposer des dogmes à d'autres, des hommes qui savent qu'ils doivent être des «moteurs immobiles» dans la société actuelle grâce à leurs pouvoirs intérieurs et l'exemple qu'ils donnent; nous voulons des hommes dotés d'une autorité intérieure et qui, par ce fait même, sont capables de montrer aux autres où se trouve le vrai *derekh*. C'est de cette façon seulement que nous serons en mesure de résister au monde profane de la modernité. C'est de cette façon seulement que nous nous défendrons contre les schémas du matérialisme et des mouvements antitraditionnels sataniques.

Il faut absolument que les Traditions, au-delà de leurs diversités, se soutiennent les unes les autres dans leur combat contre le déclin au lieu de se combattre les unes les autres pour obtenir la suprématie. Un monde harmonieux n'est pas un monde où les différences sont effacées mais, au contraire, un monde où elles sont maintenues et où chacun est reconnu selon ses capacités et à la place qu'il occupe dans la société organique. Notre combat doit viser la «spiritualisation du terme peuple», le peuple ne devenant «nation» que dans la mesure où il accède à un certain niveau de conscience. Les idées de Rabbi Samson Raphaël Hirsch nous apparaissent intéressantes parce que le terme «peuple» n'y est pas seulement perçu dans sa dimension matérielle mais y occupe une place

centrale, au-delà du collectivisme massifiant et de l'égoïsme individualiste. Raison pour laquelle le mouvement *Ba'al Shem Tov* (mouvement hassidique) détient, à nos yeux, une position-clé: il a insufflé une approche organique particulière de la notion de «peuple» dans la société juive. Le «peuple» y constituant le lien central dans l'«Humanité», au sens réel de ce mot, le mouvement hassidique *Ba'al Shem Tov* offre, au-delà de sa formulation exotérique juive, une solution à beaucoup de nos problèmes. Il est un mouvement qui contribue à ce que nous voulons maintenir: la pluralité des ancrages traditionnels.

Koenraad LOGGHE.

(discours prononcé à Londres en octobre 1990, à la tribune du mouvement «Third Way», en compagnie de Graham Williamson, membre du Bureau Politique de «Third Way», de Rabbi Mayer-Schiller, d'Osiris Akkebala, Président du mouvement «Pan-African Inter-National», défenseur de l'identité des Noirs américains, et de Patrick Harrington, également membre du Bureau Politique de «Third Way»). Les interventions de ce colloque sont disponibles sur cassettes vidéo VHS, au prix de £11 (environ 680 FB ou 115 FF). Ecrire à Third Way Publications, P.O. Box 1243, London, SW7 3PB).

Bibliographie:

Rabbi MAYER-SCHILLER, «Judaïsme, Culture and the Gentile World», in *Jewish Review*, April-May 1990.

Rabbi MAYER-SCHILLER, «The Forgotten Humanism of Rabbi Samson Raphael Hirsch», in *Jewish Action*, Shavuo, Summer 5749, 1989.

I. ABRAHAMS, *Joodse Gebruiken en Seremonies*, Suid-Afrikaanse Raad van Afgevaardigden, Johannesburg.

D. GOLDSTEIN, *Jewish Folklore and Legend*, Hamlyn, London, 1980.

R. GUENON, *La Grande Triade*, Gallimard, Paris, 1957.

R. GUENON, *Le Règne de la quantité et les signes des temps*, Gallimard, Paris, 1945.

B. PASCAL, *Pensées*, Librairie Générale Française, Paris, 1973.

J. EVOLA, *Oriëntaties*, Centro Studi Evoliani, Brussel, 1982 (version néerlandaise d'*Oriëntaties*).

M. HEIDEGGER, *De tijd van het Wereldbeeld*, Lannoo, Tiel, 1983.

Le judaïsme, la culture et le monde des Gentils

Entretien avec
Rabbi Mayer Schiller
Professeur à la Yeshiva University
High School (Washington Heights)

propos recueillis
par Sanford Drob et Harris Z. Tilewitz
(Jewish Review, New York)

Rabbi Mayer Schiller est Maggid Shiur (c'est-à-dire qu'il enseigne le Talmud) à la Yeshiva University High School à Washington Heights. Il est né en 1951 dans un foyer non pratiquant de Brooklyn. Il est devenu frum (pieux) au moment de sa Bar Mitzvah, grâce à ses lectures et ses réflexions et, comme il nous l'a dit, grâce à sa rencontre avec le Skreiver Rebbe z"t"l" (Rabbi Jakob Joseph Twersky) dont «la sainteté et l'amour» ont changé sa vie pour toujours. Rabbi Mayer Schiller a fréquenté la Yeshiva de Breuer et la Mesivta Beth Shraga de Monsey puis passé dix années à la Yeshiva et au Kollel de New Square, toutes écoles traditionalistes juives réputées. Depuis 1977, il «dit une shiur» dans plusieurs Hautes Ecoles Yeshiva, porte-voix de l'orthodoxie moderne. Rabbi Mayer Schiller est un homme aux intérêts multiples. Il est l'auteur de plusieurs livres et articles traitant de tous les sujets, de la religion à la pensée politique et du sport à la culture populaire. Il dispense son enseignement dans les milieux les plus divers mais retourne toujours à Monsey, dans l'Etat de New York, pour se «réimbiber aux sources du Hassidisme» dans sa Rachmistrivka Schteibel. Il est l'incarnation vivante de l'U-Maddah Torah et, à ce titre, s'est intéressé aux domaines les plus divers, depuis les causes politiques les plus radicales (la «troisième voie» telle qu'on la conçoit en Europe) jusqu'à l'organisation des équipes de hockey dans les écoles Yeshiva.

Rabbi Mayer Schiller est indubitablement un penseur original aux propos franchement inhabituels. Il pose des questions difficiles, celles que l'on a tendance à oublier et à refouler. A l'instar de l'enfant qui dit que le roi est nu, il dévoile bon nombre de shibboleths (d'énigmes) de la vie et de la pensée juives. Dans cette longue conversation avec Sanford Drob et Harris Z. Tilewitz, Rabbi Mayer Schiller lance dans le débat une série de questions importantes, relatives à l'éducation juive, à la part jouée par les Juifs dans la culture américaine, à l'attitude des Juifs à l'égard des Gentils, tant en diaspora qu'en Israël, et traite des rapports entre le libéralisme démocratique juif et le nationalisme sioniste. Rabbi Mayer Schiller refuse de nous livrer des solutions faciles mais cherche à réveiller, chez les Juifs, un intérêt plus aigu pour les questions importantes de notre époque.

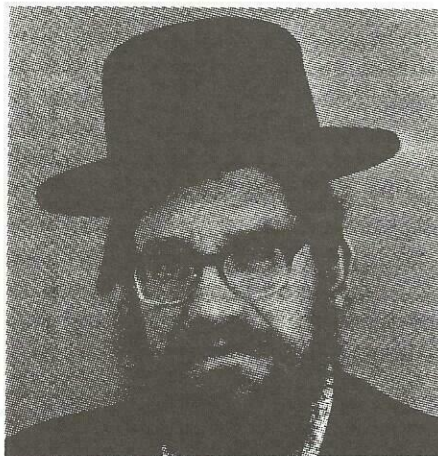
JR: Rabbi Schiller, parlez-nous de vos travaux à la Yeshiva University High School...

RMS: Je suis rebbe pour le 12ième degré, c'est-à-dire pour les Seniors. Je considère mon travail —qui est souvent un travail difficile, qui me jette contre la marée montante de forces culturelles qui, je le crains, sont plus puissantes que moi— comme une tentative de communiquer une vision de Dieu, de la Torah et du Juif qui soit profonde et qui

séduise les jeunes gens d'aujourd'hui, hélas complètement marqués par l'hédonisme et le cynisme vulgaires, superficiels, égoïstes de la vie sociale américaine contemporaine.

JR: Mais vous ne pouvez pas décourager vos étudiants ou les empêcher d'agir dans la vie américaine contemporaine. Vous ne cherchez d'ailleurs pas à le faire...

RMS: Malheureusement, j'hésite de plus en plus à encourager l'agir dans cette société. La seule façon pour un Juif respectueux de la Torah de participer à cette société et d'absorber le «monde extérieur», c'est de l'affronter armé préalablement d'une solide culture basée sur l'Emunah, la Torah et les Mitzvos. Toute personne qui n'est pas armée au préalable d'une telle culture, qui n'est pas enracinée dans une shemiras halakha méticuleuse (l'observance juive) et frottée au Shulkhan Arukh (le code de la loi juive), qui



Rabbi Mayer-Schiller

La menace, de nos jours, ne vient pas d'un quelconque système philosophique ou d'une critique savante du judaïsme orthodoxe. La menace, c'est celle d'être absorbée dans un matérialisme puéril, superficiel et inutile

n'a pas les éléments de base de l'emunah (la croyance) et de la bitochin (la foi), ne doit pas absorber du savoir séculier ou, pire, de culture matérialiste actuelle, laquelle constitue le pire des dangers.

JR: Pourquoi la culture matérialiste actuelle est dangereuse, à votre avis?

RMS: En fait, le danger représenté jadis par le savoir séculier et la philosophie est passé. Aujourd'hui, ce qui menace le judaïsme authentique, celui qui suit la Torah, c'est la culture matérialiste généralisée actuelle. La raison en est fort simple: peu de jeunes gens s'intéressent à l'irreligiosité d'aujourd'hui à cause de Darwin ou du criticisme biblique, ou à cause d'une lecture de Camus, Sartre ou Ayn Rand. Tout simplement parce que nous ne vivons plus à l'âge des idées. Les gens pensent peu, lisent peu, débattent peu. Ils ignorent superbement les pensées et les idées produites dans le monde occidental actuel. Le gros problème qu'affrontent les enseignants d'aujourd'hui, c'est celui du déphasage temporel. Ils œuvrent toujours dans la perspective des années 40 et 50, où les idées étaient quelque chose d'important. Or les idées sont mortes aujourd'hui. Notre époque est une époque de télévision et de vidéo. Les gosses tournent en rond: ils vont au cinéma et plongent dans une explosion de sons et d'images. La plupart des gens ne savent plus ni lire ni écrire ni amorcer une réelle discussion. Par conséquent, la menace, de nos jours, ne vient pas d'un quelconque système philosophique ou d'une critique savante du judaïsme orthodoxe. La menace, c'est celle d'être absorbé dans un matérialisme puéril, superficiel et inutile.

Et pour revenir à votre propos, je dois vous dire que j'ai vraiment peur d'encourager mes étudiants à participer «au monde» —qui, pour eux, signifie, en règle générale, la «culture de bas niveau»— s'ils n'ont pas reçu, au préalable, une yesod (une base) de connaissances traditionnelles solide et absolue.

JR: Donc, votre objectif, en tant que rebbe, n'est pas de forger une synthèse entre la Torah et la culture séculière?

RMS: Pas au départ. Ma démarche première est de renforcer la connaissance, l'adhésion de mes étudiants à la Yiddischkeit (la yiddishité). Quand j'étais plus jeune, j'ai commis quelques erreurs en ce domaine. Je pensais qu'il suffisait d'arriver soudainement au beau milieu de leur vie et de montrer de l'intérêt ou de l'enthousiasme pour ce qui les intéressait. Une telle stratégie aurait peut-être valu la peine d'être suivie, si ces intérêts juvéniles avaient pu être interprétés comme venant de Dieu. Mais ils étaient franchement sans valeur, surtout quand ces jeunes gens imaginaient qu'ils venaient d'un hypothétique «en-haut». Au fil des années, j'en suis venu à encourager l'emunah, la bitochin, l'étude de la Torah et des Mitzvos, le Tznius, les Prishas, la yiddishité de base. Je sentais que l'on ne pouvait intégrer le monde séculier qu'après avoir assimilé correctement sa yiddishité. Cette intégration est une chose difficile et s'engager sur le derekh (la voie) est une exigence trop élevée pour un grand nombre de personnes.

Ce n'est donc pas le savoir séculier qui pose problème, tout simplement parce que le savoir ne signifie quasi rien pour la plupart des étudiants d'aujourd'hui. Voilà la réalité et elle est terrible. Vous n'avez pas idée! Mais c'est une réalité que ne saisissent pas les éducateurs dans leur immense majorité. Les

théoriciens de l'«ouverture» refusent donc de regarder la réalité en face; ils ne voient pas que la «basse culture» (la culture actuelle de bas niveau) est un sécularisme dangereux, surtout pour l'orthodoxie juive contemporaine.

JR: Comment vous êtes-vous tourné vers le hassidisme et quel est l'impact de ce mouvement sur votre pensée de tous les jours?

RMS: J'aimerais pouvoir vous dire que c'est le fruit d'une adhésion implicite, spontanée, qui date de mes douze ans, quand je suis entré pour la première fois à l'école de New Square. Mais je ne suis plus si sûr que c'est là la vérité. Lorsque j'étais dans la 7^{ème} ou la 8^{ème} classe de la *public school*, mon groupe d'amis ne cessait de débattre à propos du judaïsme orthodoxe. N'oubliez pas que c'était à l'époque où les idées étaient encore importantes. Nous avons décidé de devenir orthodoxes pour comprendre réellement ce qu'est l'orthodoxie. En l'espace d'un mois, trois d'entre nous sont devenus orthodoxes et ont visité des synagogues et des communautés orthodoxes. Dans ce cadre, nous avons visité la communauté de New Square, affiliée au hassidisme *Skrever*. Après un séjour d'un mois, j'ai été séduit, j'ai adhéré mais mes amis l'ont quittée. Quand j'ai pénétré dans le bâtiment de New Square, j'ai été enthousiasmé, j'ai aussitôt aimé l'endroit et ce qui s'y faisait, j'ai aimé le *Skrever Rebbe*.

JR: Votre adhésion au hassidisme est aussi ancienne que votre *frumkeit*?

RMS: C'est exact. Au fil des années, j'ai acquis la conviction que ce *derekh*, ce *derekh* du *Baal Shem* était un don unique de Dieu, un don qui dépassait de loin toutes autres choses. Cette excellence du *Baal Shem* ne se limite pas aux *chasidische chitzonyas* (les manifestations extérieures), qui ont toutefois eu leur rôle, mais porte essentiellement sur la réalisation de la valeur intrinsèque de chaque Juif pris individuellement. En adhérant aux principes du *Baal Shem*, on s'aperçoit que chacun d'entre nous peut être aimé de Dieu quel que soit son niveau spirituel. On comprend l'importance cosmique des *mitzvahs*, on comprend la totalité de l'homme, totalité qui inclut la joie et le chant, l'amour et l'attention pour autrui. J'ai découvert qu'il n'y avait rien de semblable à ce *derekh*.

JR: Est-ce votre adhésion au hassidisme qui vous a conduit à affirmer ce respect pour l'humanité entière, pour l'humanité autre que l'humanité juive?

RMS: Je dirais que le hassidisme a accru ma conscience pour les autres humains, même si le hassidisme, en général, refuse de diriger sa conscience acquise vers les Non Juifs. Le hassidisme recèle une certaine empathie pour les hommes, empathie qui a accru ma conscience du monde des Gentils.

JR: Dans votre article *The Forgotten Humanism of Rabbi Samson Raphael Hirsch* (L'humanisme oublié de Rabbi Samson Raphaël Hirsch), vous soulevez toute une série de questions: comment les Juifs doivent-ils avoir des rapports avec les sociétés dominées par les Gentils et au sein desquelles ils vivent; comment les Juifs doivent-ils envisager la culture, les traditions, les coutumes et les arts du monde séculier, celui des Gentils; comment les Juifs doivent-ils agir individuellement avec les Gentils, etc. Quelle est la sagesse qu'a véhiculée

la tradition de la Torah dans ce sens, quelles sont les approches traditionalistes des rapports entre Juifs et Gentils?

RMS: Les approches sont multiples et souvent divergentes. L'approche est-européenne consiste en un isolement à la fois imposé par la société des Gentils et par les Juifs eux-mêmes à eux-mêmes. Cette approche, de nombreux Juifs orthodoxes ont continué à la pratiquer dans les pays occidentaux, où ils ont immigré. Ces orthodoxes considèrent que les sociétés des Gentils sont de simples scènes où ils peuvent tranquillement jouer le rôle qu'ils se donnent en tant que Juifs. Ces orthodoxes montrent peu d'intérêt pour ces sociétés, sauf pour les aspects qui, éventuellement, permettent de mieux jouer leur rôle. Mais il y a évidemment eu d'autres approches à travers l'histoire, notamment celles tentées par l'orthodoxie juive allemande, par les Juifs italiens de la Renaissance, par les Juifs d'Espagne, même si toutes ces différentes diasporas ont succombé à certains provincialismes...

JR: Succomber?

RMS: En effet, vous avez raison, je n'emploie pas le bon terme. Je veux dire que toute approche restrictive, qui reste limitée à la seule communauté, est nécessairement erronée. Je veux surtout critiquer par là l'attitude assez fréquente chez les Juifs de mesurer toutes les questions sociales à l'aune de l'incidence qu'elles ont ou pourraient avoir sur les Juifs. Cette attitude conduit les Juifs à considérer la société au sens large comme quelque chose de peu important ou de secondaire. Cette vision restrictive, Juifs religieux et Juifs séculiers la partagent: elle vient de cette idée que le Gentil est secondaire aux yeux du Créateur.

JR: Donc, parallèlement aux questions d'ordre sociologique que nous vous posons, questions qui ont pour thème la façon dont les Juifs doivent se comporter dans la société des Gentils, il y a une question métaphysique qui concerne très directement le statut du Gentil. Quelle est la nature de l'âme du Gentil?

RMS: Je crains que trop peu d'attention a été consacrée à cette question. Il existe, par exemple, un *machlokis rishonim* qui demande si le Chrétien est un *avodah zarah*, un idôlâtre, ou si la Trinité est également *avodah zarah*. Les Meiri prétendent que non, tandis que d'autres disent que, pour un Gentil seulement, ce n'est pas de l'*avodah zarah*. Mais peu importe la réponse, nous n'affrontons pas le vrai problème. Si le christianisme, comme le prétendent beaucoup de Juifs, est *avodah zarah*, cela signifie-t-il que les millions et les millions de Catholiques et de Protestants qui ont vécu dans le passé, depuis 2000 ans, n'auront aucune part dans le *haolam haba* (le monde à venir)? Est-ce tout ce que nous avons à dire, nous Juifs, à ces millions de personnes pieuses et sincères? En fait, nous n'abordons jamais le statut du Gentil comme s'il avait une valeur en soi, une valeur intrinsèque. Nous lui appliquons toujours des critères qui n'ont pertinence que pour nous, sans jamais définir son statut objectif et subjectif. Pour revenir à notre argumentation première, disons que le christianisme est, de fait, *avodah zarah*; cela signifie-t-il que Dieu jugera le Gentil comme un idôlâtre ou le Gentil n'est-il qu'un *tinok shenishba* (un enfant prisonnier, un innocent)?

JR: Bon nombre de Juifs diront qu'il est inutile de se poser de telles questions...

RMS: Dans quel sens parlons-nous d'inutilité? Si le critère pour définir l'utilité est celui de l'insouciance, de dire «je peux vivre ma vie de tous les jours sans répondre à ces questions», alors, en effet, il est inutile de se les poser. Mais les choses ne sont pas si simples. Car les réponses que nous donnons à ces questions affectent à grande échelle la vie politique et sociale. En d'autres mots, pouvons-nous vivre *morale*ment dans des sociétés pour lesquelles nous n'éprouvons aucun souci? L'antisémitisme se nourrissant de cette insouciance affichée par beaucoup de Juifs, les réponses que nous apporterons à ces questions peuvent avoir des implications directes dans notre vie quotidienne. Si nous persévérons à croire que les Gentils sont secondaires aux yeux de Dieu, nous adhérons ipso facto à une philosophie qui corrobore les accusations portées contre nous par les antisémites! Certains d'entre nous répondrons que nous devons quitter les sociétés qui nous accueillent et devenir tous des sionistes. Mais ce n'est pas une solution car dès que nous arriverons en Israël, nous aurons affaire aux Palestiniens et aux peuples arabes. Donc il est impossible d'échapper à la question «qui sont les Gentils et que font-ils en ce monde?».

Prenez la question du service militaire: le Juif doit-il servir dans les armées de la nation de Gentils au sein de laquelle il vit? Doit-il tenter d'échapper à ce service militaire? Doit-il tenter de l'accomplir à tout prix? Si vous me répondez qu'il doit tenter d'y échapper, qu'il doit le refuser ou raconter un pieux mensonge pour être exempté, considérez-vous que le Juif est un citoyen à part entière? Le Gentil devra-t-il le considérer comme un citoyen? Le Juif aura-t-il le droit de réclamer des droits égaux s'il n'est pas prêt à partager les mêmes sacrifices? Je crois qu'on ne peut échapper aux implications pratiques des questions que nous avons évoquées.

JR: Pourriez-vous nous commenter les propos de Rabbi Kahane, qui soulignait la contradiction qu'il y avait entre l'Etat israélien et la démocratie, ou, plus précisément, entre la philosophie politique du judaïsme et le gouvernement de la majorité?

RMS: Kahane a posé une question très simple. Il a dit: si nous croyons à la vérité absolue, comment pouvons-nous croire au gouvernement de la majorité? Et il a posé une autre question: si une société a une vision qui lui est propre —dans notre cas, c'est une vision religieuse, mais je crois que son propos pourrait s'appliquer à toutes les visions d'ordre ethnique ou culturelle— peut-elle tolérer les principes de 1789 ou les droits politiques institués par la révolution française? C'est là un problème très important et je ne crois pas que les Juifs l'ont affronté ou y ont répondu honnêtement. Pendant les 300 ou 400 dernières années, nous avons toujours été à l'avant-garde des mouvements qui défendaient le gouvernement de la majorité, le pluralisme (type «Bill of Rights»), ou les droits de 1789. Et maintenant, quand nous nous rendons en Eretz Yisrael, dans notre «propre pays», nous disons tous de concert: «Non! Nous ne croyons pas au gouvernement de la majorité simple. Nous croyons que la nation a le droit de préserver sa propre identité!». Mais ce droit à défendre l'identité, sommes-nous prêts à l'accorder aux Anglais, aux Français, aux Allemands, aux Américains? Je pense que

Kahane a osé poser de grandes questions. Mais sa réponse a été de dire, je le cite de mémoire, qu'il n'existait pas de nationalismes à part le nationalisme juif. Ce peut être une réponse, évidemment, et si vous suivez la ligne dure des traditionalistes, vous me répondrez qu'il n'y a vraiment pas d'autre nationalisme aux yeux de Dieu. Tous les autres nationalismes seraient des perversions. De cela découle qu'en tant que Juifs d'Europe occidentale ou d'Amérique, nous devons adopter le libéralisme (la gauche), le pluralisme et la tolérance uniquement pour pouvoir nous protéger de tout éventuel gouvernement minoritaire et non parce que nous croyons vraiment que les sociétés doivent être telles pour être saines. Nous pensons, en fait, que les sociétés saines sont non pluralistes, mais puisque nous vivons au milieu de «ces fous de Goyim» (*crazy goyim*) qui seraient capables de nous trancher à chaque coin de rue, nous nous faisons les avocats des droits politiques et du pluralisme.

JR: Donc, à votre avis, la vision de Kahane est la suivante: puisque les Gentils n'ont pas de nationalisme légitime, leur société doit être démocratique et pluraliste...

RMS: C'était sans doute sa position. Mais je ne crois pas que Kahane y croyait vraiment. Il est comme tous les autres: il ne se pose pas sérieusement la question de savoir, par exemple, ce qu'un Catholique espagnol attend de son gouvernement. En tant que Juifs, nous ne nous préoccupons guère de penser à ce que le Goy doit faire en tant que Goy.

JR: Kahane pense sans doute: laissez au Goy lui-même le soin de penser à ce qu'il doit faire. La rationalité de Kahane, c'est d'arriver à un certain but et seul importe ce qui peut l'y amener...

RMS: C'est juste. Il était plutôt un penseur politique pratique qu'un philosophe. En disant cela, je ne le condamne pas, je ne fais que constater un fait.

JR: Vous affirmez toutefois que, même pour ceux qui ne partagent pas ses positions politiques globales, les questions qu'il a posées sont importantes.

RMS: C'est vrai, Kahane a tapé dans le mille. Il a réussi à nous interpeller. Rudement.

JR: Vous avez dit que pour la droite religieuse, au nom de laquelle vous parlez aussi, je suppose, de même que pour le mouvement *Gouch Emunim* d'Israël, les Gentils sont perçus, en gros, comme des instruments dont Dieu se sert pour punir, mettre à l'épreuve ou protéger les Juifs. Non seulement, dans cette optique, la destinée personnelle du Gentil est secondaire, mais, en un certain sens, elle est part de notre propre destinée. Est-ce là une philosophie clairement articulée?

RMS: Oui, à tous points de vue. Toute Yeshivah, toute école hassidique, ou tous vos sionistes de la rive occidentale du Jourdain vous le diront sans ambages.

JR: Mais vous avancez la thèse que l'engagement des Juifs dans les mouvements de gauche dérive d'une philosophie qui n'accorde qu'une valeur limitée ou pas de valeur du tout au Gentil, et que cet engagement ne sert

que les seuls intérêts juifs. Expliquez-vous...

RMS: Ce n'est pas toujours vrai, ce l'est quelques fois. Prenez, par exemple, l'engagement des Juifs dans les mouvements pour les droits civiques. Demandez à un Juif pourquoi il était en faveur des droits civiques et, très souvent, il vous répondra en invoquant la raison suivante: «Nous pourrions être les suivants». J'ai lu récemment une coupure de presse à propos du mouvement de Le Pen en France. J'y ai lu que les Juifs de France s'opposaient à Le Pen parce qu'ils ont peur qu'«après les Arabes, ce sera leur tour». Ce sentiment remonte souvent de l'inconscient et je n'ai pas dit non plus qu'il y a pas eu des idéalistes juifs sincères dans les mouvements pour les droits civiques. Je voudrais simplement poser une question: le Juif pense-t-il vraiment que le Protestant blanc des Etats du Sud doit absolument vivre dans une «société intégrée»? Le Juif ne pense-t-il pas plutôt que ces Blancs doivent avoir une «société intégrée» parce que cela répond à ses propres intérêts? Les Juifs auraient-ils réclamé l'intégration avec les Noirs si les Blancs du Sud avaient été des Juifs orthodoxes?

JR: Les Juifs de gauche ont sans doute été sincères...

RMS: Beaucoup d'entre eux l'étaient. Et la non sincérité des autres était largement inconsciente. Mais en ce qui concerne les Juifs de gauche, je pense que nous voyons se dessiner un clivage entre eux depuis peu. Les libéraux sincères poursuivent leur action avec la revue *Tikkun* et d'autres initiatives du même genre, tandis que ceux qui étaient plus cyniques soutiennent désormais les efforts de revues néo-conservatrices comme *Commentary* et *Public Interest*. Mais prenons les gens de *Tikkun*. Sont-ils vraiment sérieux? Je ne peux croire qu'ils souhaitent vraiment l'extinction démographique et raciale de l'homme européen. Or les tendances démographiques nous montrent déjà qu'au siècle prochain l'Amérique sera essentiellement un pays du tiers-monde. Le Juif de gauche attend-il vraiment cela? Je pense qu'ils peuvent espérer cela, uniquement parce qu'ils vivent dans les beaux quartiers de banlieue. Pensent-ils vraiment que toutes les nations, tous les peuples et toutes les cultures devront être obliérées par l'idéologie et la pratique égalitaristes? En fait, je ne sais pas exactement ce qu'ils veulent. Je constate qu'ils sont dans une impasse parce qu'ils prennent trop au sérieux les notions de démocratie et de droits de l'homme.

JR: Pensez-vous que nous, les Juifs orthodoxes, nous ne pouvons prendre ces notions au sérieux, ici, aux Etats-Unis?

RMS: La seule façon de prendre ces idées au sérieux, c'est de le faire à la façon de certains Catholiques orthodoxes, qui ont dépassé Vatican II et la «Déclaration sur la liberté religieuse». Le Pape Jean-Paul II est une bonne illustration de cette nouvelle pensée catholique, qui dépasse progressivement Vatican II. Pour les Etats-Unis, je pense au livre *We Hold These Truths* de John Courtney Murray et aux Catholiques de la *National Review*. D'une certaine façon, ils sentent que Dieu a donné à l'homme la dignité et que, du fait de cette dignité, il doit pouvoir jouir des droits nés dans le sillage de la révolution française. Les Catholiques traditionalistes se sont évidemment insurgés contre ce sentiment, mais je pense

néanmoins que c'est la seule façon de concilier, pour autant qu'une conciliation soit possible, le libéralisme et la religion traditionnelle. La dignité de l'homme autorise la jouissance de certains droits; et même si ces droits subvertissent l'orthodoxie des autres, ils doivent être respectés d'une façon ou d'une autre.

JR: Même si ces droits subvertissent l'Orthodoxie juive?

RMS: C'est la seule façon d'appliquer ces droits. Vous devez dire que la liberté de parole, de réunion, etc. est si indissolublement liée à la dignité de l'homme qu'aucune force coercitive ne peut l'entraver, d'aucune façon que ce soit. Je pense que bon nombre de penseurs juifs orthodoxes modernistes, qui ne développent aucune pensée critique, vont dire quelque chose du genre: la Déclaration des Droits est l'une des plus grandes choses de la Terre. Si vous demandez à Rabbi Rackman ou à Sol Roth quel est le fondement métaphysique ou théologique qui leur permet d'affirmer cela, je me demande ce qu'ils vous répondront. Ils vous diront sans doute: que la déclaration doit être honorée parce qu'elle est «bien» ou parce qu'elle est «sympathique» ou «conviviale». C'est évidemment insuffisant. Et ils ne peuvent pas défendre cette idée jusqu'au bout... Personnellement, j'ai étudié de façon très approfondie cette controverse au sein de l'Eglise Catholique au cours de ces 25 dernières années. Je me suis plongé dans cette matière et je pense, en fin de compte, que les traditionalistes opposés à Vatican II avancent des arguments très solidement fondés à propos de cette question de la «liberté». Ils sont les seuls à vouloir garder une consistance à leur foi catholique (situation qui est également vraie dans le contexte juif). Je dois vous dire, toutefois, que je me sens plus capable de dévoiler au regard la tension qui existe entre la pensée démocratique de gauche et l'orthodoxie religieuse que je ne suis capable de la résoudre.

JR: Est-ce l'une de ces antinomies de la vie que nous ne sommes pas en mesure de résoudre?

RMS: Voici le problème: si le Juif saisit cette contradiction, aura-t-il le *chutzpah* de continuer à faire ce qu'il fait dans la société occidentale? Il vaut peut-être mieux qu'il ne la comprenne pas, sinon il perdra toute confiance en ces choses et se sentira moins à l'aise dans la société des Gentils. S'il s'avère exact que ces droits nous protègent de la vengeance des Goyim, alors il faut mieux que nous continuions à nous illusionner, car si nous sommes consciemment manipulateurs, c'est-à-dire si nous soutenons les causes de la gauche pour des raisons ouvertement égoïstes, cette vengeance des Gentils sera bien plus terrible que si nous demeurons sub-consciemment manipulateurs, tout en pensant, consciemment, que nous soutenons ces causes pour des raisons de pur idéalisme. C'est ce que font les Juifs actuellement.

JR: Il nous faudrait peut-être aiguiller notre discussion vers un niveau plus philosophique. Comme le suggèrent les kabbalistes, le libre arbitre de l'homme est quelque chose d'essentiel dans le plan de Dieu, sert l'accomplissement de la vraie nature de Dieu. Si nous avions eu une législation religieuse, que nous aurions suivie scrupuleusement, il n'y aurait pas eu de *shevirah* (d'ébranlement, pour reprendre les images de la tradition kabbaliste) et il ne serait nullement nécessaire d'avoir

une *tikkun*, une restauration, et l'existence de l'homme serait en elle-même superflue. Peut-être, comme le suggèrent les kabbalistes, est-ce parce que l'homme jouit du libre arbitre, tout en respectant la Torah et les Mitzvahs, que ses actions peuvent être vraiment vertueuses et honorables.

RMS: C'est curieux, mais votre question me ramène au débat entre Frank Mayer et Brent Bozell publié dans la *National Review* au début des années 60. Objet de ce débat: la vertu obtenue par coercition est-elle vraiment vertu?

JR: C'est exactement le problème. La vertu est d'autant meilleure qu'elle n'a pas été imposée par coercition.

RMS: Seriez-vous prêt à accepter cela dans une société juive?

JR: Oui.

RMS: Dans une société juive, vous accepteriez les missionnaires protestants et la distribution publique de littérature protestante?

JR: Je crois que vous devriez faire la distinction entre le local et le national. Dans mon école (*Shul*), je ne le tolérerais pas mais au niveau public, je pense que je le tolérerais.

RMS: Bon, vous faites une distinction entre les écoles, les familles et les communautés, où vous interdisez la liberté de parole, etc. mais au niveau de la Nation, vous l'autorisez. Pourquoi?

JR: Car pour qu'il y ait un choix légitime possible qui puisse rencontrer des besoins individuels, toute personne doit pouvoir bénéficier de «ports d'attache sûrs», où ces choix peuvent pleinement se réaliser. Si elle vit dans un monde où le pluralisme affecte sa propre demeure, alors elle n'aura plus aucune possibilité de consolider ses choix et, de ce fait même, n'aura plus aucun choix. Par ailleurs, si elle vit dans un monde où aucun choix n'est possible parce que toutes les actions qu'elle pourrait entreprendre tomberaient d'emblée sous le coup d'une loi, et, par suite, seraient dépourvues, comme nous venons de le dire, de toute moralité intrinsèque et de toute valeur spirituelle. Donc, pour qu'il y ait réellement possibilité de choisir et de réaliser son choix, il faut qu'existent certaines «zones» dans la société, certains «territoires» dans le monde, qui soient protégés contre le pluralisme. J'ajouterais, entre parenthèses, que telle est l'une des justifications majeures pour l'existence de l'Etat d'Israël. L'histoire récente a montré qu'il n'y avait pas de choix juif possible s'il n'y avait pas un «port d'attache» pour les Juifs, où ceux-ci seraient protégés contre la tyrannie du pluralisme et des gouvernements majoritaires.

RMS: Les points que vous évoquez méritent d'être lancés dans le débat. Je n'oserais pas dire que je suis d'accord avec vous sur tous les plans, mais au moins nous élevons la discussion aux questions essentielles.

JR: Mais avant de pousser trop loin en philosophie politique, je voudrais revenir sur le problème posé par la *halakha* (l'ensemble des règles de vie juives, telles qu'elles ont été fixées par

les rabbins sur base de la tradition et des discussions, ndt). Vous nous avez un jour dit que la *halakha* soulignait fréquemment la différence entre Juifs et Gentils, d'une manière que l'on peut comprendre globalement, mais parfois aussi d'une façon pénible et déroutante. On a trouvé beaucoup d'excuses pour les *halakhas* de ce genre mais il n'en demeure pas moins vrai que beaucoup de problèmes subsistent, qui gênent les humanistes juifs sincères. Pourriez-vous lancer le débat sur cette problématique, à partir d'un exemple?

RMS: Je pense que la notion de *pekuach nefesh* (*nefesh* = âme, plutôt au sens allemand de *Seele*) aux jours de Sabbat est à l'origine de tout cela. Cette notion prétend qu'il est permis aux *pekuach nefesh* juifs de violer le jour du Sabbat, mais non aux Gentils. Les choses sont même plus troublantes que cela. Il existe des *halakhas* qui ont pour effet que, pour les idolâtres, la loi est «*ayn ma'alim*», que ce soit ou non le jour du Sabbat.

Ce sont des *halakhas* inquiétants. On peut échapper à leur emprise en disant que le christianisme n'est pas *avodah zarah*; l'un de mes étudiants m'a un jour demandé, avec une pointe d'humour noir et en faisant référence à la vieille série télévisée *Bonanza*, qui mettait en scène un vieux serviteur chinois: «Cela signifie que nous devons sauver les Chrétiens mais que nous pouvons tuer Hop Sing?». Bien évidemment, les humanistes juifs sincères éprouvent de la gêne quand ils entendent de tels discours. Notre tâche, quand nous sommes confrontés à des doctrines ou à des lois de la Torah que nous ne comprenons pas: y croire et y obéir avec foi et humilité. La volonté de Dieu, telle qu'elle se manifeste tant dans la Révélation que dans les événements de notre vie, nous laisse perplexes. Mais cela ne doit nullement affaiblir notre *emunah*, notre sens de l'obéissance. Ce qui est bizarre, c'est que la droite orthodoxe ne semble guère se soucier de ces matières, pourtant très importantes.

JR: Pour vous, il est clair qu'il y a une différence bien nette entre l'âme du Juif et celle du Gentil...

RMS: Il y a bien plus qu'une différence. Juifs et Non-Juifs sont différents. Fondamentalement différents. Mais la nature de cette différence est difficile à cerner. Quant aux implications pratiques de cette différence, elles montrent un labyrinthe de ramifications complexes et troublantes.



Le Mur des Lamentations à Jérusalem, seul lieu sacré de la Tradition juive. Comme nous l'explique Salcia Landmann, dans sa réponse à H.D. Sander, la sacralisation de ce lieu fait que le judaïsme n'est pas entièrement «dé-localisé», comme le pensent Sander et Quinzio. Mais pour Salcia Landmann, ce lieu ne revêtait pas tant d'importance pour les Juifs allemands qui s'estimaient être d'Allemagne.

JR: A vos yeux, quelle est la valeur du dialogue entre Juifs et Non-Juifs? La plupart des Orthodoxes adoptent une position négative à l'endroit d'un tel dialogue, surtout sur le plan religieux...

RMS: Je suis d'accord avec eux sur le plan communautaire, mais, à titre privé, je pense que beaucoup de choses peuvent se réaliser grâce à de simples conversations. Souvent, les Gentils ne sont pas tels que nous les imaginons. J'ai eu de nombreuses conversations avec des Catholiques traditionalistes opposés à Vatican II au cours des années qui viennent de s'écouler; vous pourriez croire, dès l'abord, qu'ils sont les pires des antisémites mais quand vous vous asseyez à une table avec eux et que vous engagez la conversation, vous vous apercevez qu'ils ne répondent pas du tout au stéréotype. Il est possible de dialoguer avec eux.

JR: Je voudrais revenir sur les exemples que vous avez donnés dans l'un de vos articles: le comportement apparemment dépourvu de toute sensibilité des Juifs dans la société, souligné par un chauffeur de taxi chinois qui vitupérait contre l'arrogance des «rabbis», qui lui coupait la route, ou celui de votre étudiant qui ne se souciait pas des événements de Belfast. Cette insensibilité juive est-elle le reflet d'une philosophie ou est-ce plus simplement de la grossièreté?

RMS: C'est le reflet d'une philosophie, mais d'une philosophie qui n'est qu'obscurément perçue. Le conducteur de bus hassidique qui crée son *chillul Hashem* chaque fois qu'il se rend au dépôt de Garden State ne pourra pas articuler consciemment la philosophie qui l'anime mais sait clairement ce qu'il fait. Il se dit: «Je veux retourner à Monsey le plus rapidement possible et tous ses Goyim qui conduisent leurs bagnoles de Goy ne m'intéressent pas le moins du monde et leurs réactions ne m'affectent pas».

(ndt: *chillul Hashem*; de *chillul*, désacralisation et *Hashem*, le «Nom», c'est-à-dire Dieu).

JR: Vous pensez donc que, chez cette personne, c'est une insularité qui domine plutôt qu'une indifférence à l'égard de tous les êtres humains?

RMS: Les Est-Européens, et donc les Hassidiques qui ont émigré en Amérique, ne font pas montre de la même retenue que les Anglo-



Le grand problème qui bloque le processus de paix au Proche-Orient: la colonisation de territoires en Cisjordanie, accentuée depuis un an par l'afflux massif de Juifs d'URSS. Pour Rabbi Mayer-Schiller, qui ne partage pas les thèses sionistes, cette colonisation procède d'une désobéissance aux Trois Serments Talmudiques (ne pas créer d'Etat juif avant l'arrivée du Messie) et d'une sorte d'égo-centrage juif qui refuse de prendre en compte les problèmes d'autrui.

Saxons ou les Nord-Européens. Ils ne sont pas aussi réservés. Ils n'ont pas besoin d'autant d'espace physique. Ils poussent plus souvent leurs idées jusqu'au bout. Même entre eux. C'est le reflet de certaines attitudes.

JR: Dans quelle mesure la philosophie de Rabbi Samson Raphaël Hirsch peut nous aider à résoudre les dilemmes que nous venons d'évoquer?

RMS: Parce que Rabbi Hirsch se sentait réellement allemand, citoyen allemand, et il souhaitait sincèrement que les Juifs deviennent d'authentiques patriotes, soucieux de la nation et du peuple allemands, même s'il se méfiait de la convivialité entre Juifs et Gentils. Tout ce qu'il a écrit sur ce sujet nous apporte une alternative à l'approche généralement adoptée de nos jours. Mais le problème est très compliqué. Très compliqué surtout parce que le type de nation pour laquelle Hirsch nous exhortait à avoir une attitude patriotique, a pratiquement cessé d'exister, puisque toutes les sociétés occidentales ont adopté un type d'Etat contractuel, libéral et capitaliste. Par conséquent, je ne sais pas si le patriotisme hirschien est encore pertinent aujourd'hui, dans le monde occidental, où le concept de nation ne revêt plus que le sens d'un accord contractuel. Il n'existe plus de patriotisme envers l'Amérique en tant que nation. La Nation-Amérique est morte par à-coups en 1865, en 1932 et quand le Sénateur McCarthy a été censuré ou quand le Général McArthur est décédé. La Nation-Amérique n'existe plus en dehors de West Point. Il est important de faire la distinction entre la «nation» et l'«Etat». Si vous demandez aux Américains ce qu'est l'Amérique, ils vous parleront de Constitution, de liberté, de démocratie. Si vous posez la même question à un Russe, un Anglais ou un Français, ils ne répondront certainement pas par la même équation: pour eux, la forme particulière que revêt le gouvernement du moment n'équivaut pas à la «nation». Ils croient que la nation existe en dehors du gouvernement. Le Russe aime sa «Mère la Russie», sa nation, et peut mépriser ou haïr son gouvernement. Les Américains ne font pas cette distinction. Il n'existe pas d'Amérique en dehors du système américain ou du gouvernement américain.

Aujourd'hui, nous assistons en Europe à une tendance généralisée vers le contractualisme, vers une vision contractuelle de l'Etat: c'est la raison pour laquelle le patriotisme à la Rabbi Hirsch est entré en phase d'obsolescence. L'Occident abandonne toute conception spirituelle de la nation.

JR: Ce qui revient à dire qu'il faut penser la nation de la même façon que les Juifs pensent Israël (au sens religieux et non sioniste du terme)?

RMS: Exactement, il faut la penser en termes de «lien sacré».

JR: Hirsch a réussi à gérer un double lien sacré, à la fois avec l'Allemagne et avec Clal Yisrael.

RMS: C'est vrai, il n'y voyait aucune contradiction. Bien qu'il ne posait aucune équation entre l'Allemagne et Clal Yisrael.

JR: Comment a-t-il pu vivre en conciliant les deux?

RMS: Parce qu'il pensait que le peuple juif représentait une religion et non une entité politique, du moins avant l'arrivée du Messie. Il était donc un anti-sioniste. Il pensait que vouloir considérer le peuple juif comme une entité politique avant l'arrivée du Messie constituait une violation des Trois Serments Talmudiques pour le *galut* (Ketubot, IIIa).

JR: Donc c'est à deux titres que le patriotisme préconisé par Rabbi Hirsch est désormais dénué de toute pertinence. D'abord, parce que le concept de nation est différent aujourd'hui qu'il ne l'était au temps de Hirsch et, ensuite, parce que ceux d'entre nous qui sont sionistes, font allégeance à l'Etat d'Israël. Et même ceux qui, parmi nous, ne font nullement allégeance à Israël, cultiveront une allégeance à Clal Yisrael dans un sens plus «national» que ne le faisait Rabbi Hirsch.

RMS: Même si vous faites allégeance à Clal Yisrael dans un sens national-religieux, aussi longtemps que le fondement de la nation reste la religion, le disciple de Rabbi Hirsch persistera à vous dire: «pourquoi le Juif ne serait-il pas aussi patriote à l'endroit de l'Allemagne ou de la France que ne le sont ses concitoyens catholiques ou protestants? Les Catholiques sont liés entre eux par la religion mais ils peuvent parfaitement être des patriotes».

JR: Dire que nous sommes une religion au même titre que le catholicisme ou le protestantisme, n'est-ce pas justement une vue propre au mouvement réformiste classique?

RMS: C'était une vue propre à l'Allemagne du

temps de Hirsch et elle était partagée par tous les Orthodoxes du pays. A l'époque, les Juifs orthodoxes, comme les Juifs libéraux, étaient tous anti-sionistes. L'histoire nous a appris où cela les a conduits, en dépit de leur loyauté. Quelle terrible ironie!

JR: Sans doute arrivons-nous à un nouveau stade de la discussion: les deux pôles de l'antinomie dont nous parlons, le libéralisme et le nationalisme, ont chacun leur place et leur raison d'être, afin d'empêcher leurs excès respectifs. Vous avez, d'une part, les vertus du nationalisme, en tant que vision sacrée de l'Etat, plus particulièrement de l'Etat juif. Mais sans la vision libérale et pluraliste, vous débouchez sur les pires formes de nazisme ou les plus horribles formes d'égalitarisme, de communisme, où toutes les fiertés ethniques et nationales sont obliérées...

RMS: Vous évoquez une thématique que j'ai soulevée il y a plusieurs semaines. Je conclus que, d'une part, vous aviez la conception corporatiste-monarchiste de l'Etat et, d'autre part, vous aviez l'Amérique. Mais pourquoi ne pourrions-nous pas avoir le meilleur des deux conceptions? C'est en fait la question que vous me posez à l'instant. Pourquoi ne pourrions-nous pas avoir une vision sacrée de la vie qui respecte simultanément la dignité des individus, ou, du moins, ne l'oblitére pas? Je n'apporte pas de réponse mais je constate que les choses n'évoluent pas dans ce sens...

JR: Du point de vue de l'individu, il peut s'avérer très difficile, sinon impossible, de maintenir conjoints vision sacrée et respect des individualités. Mais du point de vue de l'histoire mondiale, tension et équilibre entre ces deux pôles peuvent s'avérer nécessaires. Par exemple, ce pourrait être une saine contradiction de voir ces deux tendances coexister à l'intérieur de la société et de l'Etat israéliens.

RMS: Oui, vous avez raison, un tel équilibre est nécessaire dans l'histoire: quand l'un pôle croît, l'autre décroît. Mais je dois ajouter qu'il existe aujourd'hui une forme de nationalisme qui se dénomme «troisième voie» ou «troisième position», selon le cas. C'est un nationalisme qui met l'accent sur le régionalisme, la décentralisation et l'économie distributiste. Les Britanniques parmi eux se disent «nationalistes» mais militent en faveur de l'indépendance du Pays de Galles, de l'Ecosse,

des Cornouailles, etc. Ce sont des nationalistes décentralisateurs et leur position m'enthousiasme beaucoup. Ils parviennent à combiner le meilleur de la pensée anticapitaliste, tout en s'opposant aux utopies multi-raciales d'une certaine droite européenne, avec l'humanisme et le communalisme de la *New Left*.

JR: C'est une mentalité typique de l'Europe d'avant 1914!

RMS: Oui, sans doute, et elle remonte certainement à l'époque d'avant les unifications allemande et italienne. Les nationalistes de «troisième position» avancent l'argument qu'au sein des grandes nations d'aujourd'hui, les communautés locales doivent acquérir davantage d'autonomie. Ils mettent également l'accent sur l'écologie, le communalisme. Comme Fromm, ils estiment qu'il est plus important d'être que d'avoir.

JR: Récemment, vous vous êtes rendu en Angleterre pour tenter de réduire et de mitiger les préjugés anti-juifs que l'on rencontre là-bas dans les mouvements nationalistes. Quel objectif poursuivez-vous en déployant de tels efforts? Surtout que nous-mêmes sommes prisonniers de nos propres préjugés à propos des Gentils et que nous cultivons ces préjugés pour maintenir notre propre nationalisme.

RMS: Je leur ai dit que la seule façon pour les peuples de tenter de vivre dans la tolérance véritable, et non dans la fausse tolérance suggérée par les gauches, est d'écouter le message dont chaque peuple est dépositaire, de rechercher l'empathie entre les différences culturelles, sans vouloir les oblitérer. J'ajouterais que ce voyage, je l'ai entrepris pour satisfaire ma curiosité personnelle: pourrai-je parler avec ces gens, sont-ils vraiment d'horribles bougres? J'ai constaté que beaucoup d'entre eux étaient de bons gars, bien raisonnables. Ils se perçoivent comme une minorité persécutée par la gauche, par les médias, par le gouvernement Thatcher et par les capitalistes.

JR: Mais comment justifiez-vous l'attraction que vous éprouvez à l'égard de ces gens et de la droite politique en général. Est-ce parce qu'ils se font les avocats de quelque chose qui est proche de la *Yiddishkeit*?

RMS: Vous me posez là une question qui concerne ma psychologie personnelle. Quand j'étais très jeune, je prenais une série de chose fort au sérieux: par exemple les Westerns comme *Davy Crockett*, *The Lone Ranger* et *The Rifleman*. Je lisais énormément de textes sur la mythologie grecque; enfant, j'adorais l'*Illiade* et mon père m'emmenait assister à des matches de football à West Point. C'était à la fin des années 50 quand ces matches avaient encore tout un panache. J'adorais West Point. Avec ses uniformes, ses matches de football et tout son decorum. C'est tout cela qui a provoqué cette espèce de séduction que j'éprouve pour les droites. J'étais séduit par les notions d'honneur, de dignité, de romance (au sens large), de quête, de loyauté, d'ordre et d'amour. C'est ce qui m'a conduit vers la droite américaine, puis, quand j'ai vu combien elle était superficielle, vers la droite européenne. Je suis devenu *frum* à la même époque où émergeait ma conscience politique, au début des années 60. Je ressentais les similitudes entre ces deux pôles apparemment antagonistes, je sentais leurs substrats métaphysiques; ces substrats se touchaient. Ce que j'aimais dans la vision traditionaliste

de la société, portée par les droites, était similaire à ce que j'aimais dans la Torah, les Mitzvahs, etc. J'ai toujours ressenti mes vues politiques et sociales comme des intuitions, des affects, dérivés des dogmes centraux de la Torah ou des Mitzvahs. Attention: je ne dis pas que ces dérivations relèvent de la vérité absolue mais je sens simplement que mes vues correspondent peu ou prou à l'esprit du judaïsme et à celui des autres fois d'Occident.

En d'autres mots, les vérités énoncées par la Torah sont absolues et doivent relier entre



La conscience juive retrouve ses racines

par Alain de BENOIST

Publié le samedi 21 juin 1980 dans les colonnes du Figaro-Magazine, cet article d'Alain de Benoist est partiellement dépassé: certaines des personnalités qu'il évoque ont quitté l'avant-scène; d'autres s'y sont bousculées; pendant un moment, la communauté juive de France a, semble-t-il, abandonné la quête de ses «racines», au bénéfice d'un plaidoyer à la fois moderniste/cosmopolite et para-religieux (B.H. Lévy; G. Scarpetta, etc.). Il n'empêche que les idées débattues il y a onze ans restent, en gros, à l'ordre du jour; elles ont peut-être connu une éclipse en France mais pas aux Etats-Unis. C'est pourquoi nous avons jugé utile de republier cette étude d'Alain de Benoist.

LA communauté juive de France est sous les feux de l'actualité. Voici quelques semaines, en évoquant l'éventualité d'un « vote sanction » (« lobby or not lobby ? »), M^r Henri Hadjienberg, président du Renouveau juif, a soulevé des polémiques violentes et révélé au grand jour une crise depuis longtemps latente. Le peuple élu se révélait électeur et Wladimir Rabi parlait d'une « dissidence juive de France ». Plus récemment, l'élection d'un nouveau grand rabbin, René Sirat, a, selon *Tribune juive* (6 juin 1980), été placée « sous le signe de considérations ethniques » et fait courir un « vent de folie dans de nombreuses communautés ». Certains déplorent ces divisions et ces querelles. On peut aussi y voir un signe de santé. La communauté juive est actuellement en plein renouveau — même si ce renouveau se fait dans une certaine mesure en dehors de l'establishment (1). On note un regain d'intérêt pour le yiddish. Dans l'édition, les ouvrages et les collections se multiplient. La culture juive, ainsi que le constatait André Amar (*Information juive*, janvier 1977), se répand de plus en plus chez les non-juifs. Elle semble même retrouver ses racines au moment même où la culture occidentale semble, elle, perdre la mémoire. Cela donne à réfléchir.

D'accord sur l'essentiel, et d'abord unie par une mémoire commune, la communauté juive comprend cependant en son sein des tendances et des tempéraments d'une diversité extrême — ce que l'on a parfois trop tendance à perdre de vue. Cette diversité idéologique se retrouve sur le plan sociologique, ainsi que le montrent les enquêtes publiées récemment par Luc Rosenzweig et Dominique Schnapper — la première vivante et décontractée, la seconde plus académique. Quels en sont les thèmes principaux ?

En premier lieu, on assiste actuellement, semble-t-il, à une redéfinition des rapports

entre tous les Juifs. C'est une obligation so- lennelle de répondre, au cours de nos vies, à leur appel absolu. Mais pour ce qui concerne nos affects d'ordre politique, social, esthétique, culturel et personnel, nous sommes libres dans une large mesure, mais cette liberté et les choix que nous posons doivent être nourris à la lumière de la foi. C'est ce que j'ai tenté de faire pendant toute ma vie, peut-être en échouant très souvent.

entre Israël et la Diaspora. Certes, Israël reste le « lieu géométrique de la judéité » (Guy de Rothschild) et, comme tel, continue de bénéficier du soutien inconditionnel de la plupart des juifs dans le monde. Néanmoins, il y a une marge entre le soutien et l'identification. Une marge qui, contrairement à ce que disent certains, tend pour l'instant à s'agrandir. Aujourd'hui, nul n' imagine plus que (sauf circonstances exceptionnelles) les juifs du monde puissent, dans un proche avenir, être tous réunis en Israël. Pourtant, l'idéologie sioniste reste plus forte que jamais. Autrement dit, le sionisme reste vivant alors même que l'*alyah* (l'émigration ou « montée » vers Israël) tend à diminuer. Le sionisme ne représente donc plus véritablement la négation de la Diaspora (*She-lilat Hagolah*). Il tend de plus en plus à se transformer en pro-Israëlisme diasporique. Si, comme l'écrit Arnold Mandel — l'un des esprits les plus rigoureux du judaïsme français —, « beaucoup de juifs athées ont besoin d'une synagogue pour ne pas y aller » (*Nous autres juifs*, Hachette, 1978), beaucoup de juifs sionistes ont besoin d'Israël pour ne pas s'y rendre. D'où la théorie de la « double centralité » : un centre qui se déploie dans l'espace, l'Etat d'Israël, et un centre qui se déploie dans le temps, la Diaspora.

Il y a eu, dès le départ, deux conceptions du sionisme : une conception purement politique (et agnostique) avec Herzl, fondée sur une réaction à l'antisémitisme et le désir de donner au peuple juif son indépendance nationale, et une conception plus strictement religieuse. Pour les uns, il fallait au peuple juif un Etat ; pour les autres, un centre spirituel, qui ne pouvait être qu'Eretz-Israël. Cette double aspiration a donné lieu à une confrontation entre ceux qui tendent à sacrifier la terre et ceux qui veulent plutôt la sanctifier.

D'autre part, la justification d'Israël s'est modifiée. Il s'agissait, au départ, d'assurer la sécurité d'un peuple menacé par les pogroms. Mais Yéchayahou Leibowicz, ancien chef du département de chimie biologique de l'université de Jérusalem, déclarait récemment : « Les juifs n'ont plus besoin d'être « sauvés » des mains de l'étranger et, sans doute, le seul endroit du monde où ils peuvent craindre pour leur vie, c'est Israël. » Aujourd'hui, l'Etat d'Israël ne représente plus principalement la sécurité, mais l'indépendance et la liberté (dont une certaine insécurité est le prix). C'est un déplacement de perspective important.

A l'heure où, en Israël, « les mythes sont morts, les mots sont usés, les slogans sont anachroniques » (*l'Arche*, mars 1980), à l'heure